

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME IV

QUÉBEC, JUILLET 1923.

No 11

Les vacances

NOS collègues et nos couvents sont à peu près déserts. Dans les vastes corridors plane un silence solennel. Toute la gente écolière et toute la gente professorale ont fui.

Les uns, jeunes garçons et jeunes filles, sont partis le cœur en liesse à la pensée de revoir leurs parents, la maison paternelle, le village natal, et l'imagination en feu au mirage des plaisirs variés qu'ils se promettent. Depuis des mois, ils rêvent de courses folles et libres à travers la campagne, de veillées prolongées dans des fêtes toujours nouvelles, et de matinées dont nulle cloche importune ne viendra troubler les premières heures.

Les autres, religieux et religieuses, après avoir mis un peu d'ordre dans la maison silencieuse, au moment où j'écris sont en retraite. Ils vont s'y refaire une abondante provision de forces morales et de dévouement pour la rentrée.

Mais ils ne seront pas sans penser à leurs chers élèves auxquels ils ont donné tant de soins.

Les vacances, ils le savent, c'est une époque périlleuse. De tous ceux qui y sont entrés, il y a déjà quinze jours, combien vont gaspiller en ces quelques semaines les fruits de dix mois de travail ! Combien, pauvres naufragés, ne reviendront plus ! Combien rapporteront de profondes et incurables blessures !

Dans leurs foyers des parents les ont accueillis avec joie, les mères y ont mis une tendresse débordante, toute chaude et trop caressante peut-être. Ah ! ceux qui leur sont arrivés ce ne sont pas des prodiges en haillons, au cœur souillé, à la volonté diminuée, l'intelligence égarée.

Non, ils portent sur eux les espoirs et les légitimes ambitions de toute la famille. Si leur teint a pâli, si leurs yeux ont perdu de l'éclat, si les traits sont tirés, c'est le signe que ces chers enfants ont travaillé ferme.

Comme ils vont avoir besoin de repos !

Et c'est aux parents que je voudrais donner à méditer les quelques lignes suivantes. Je les tire d'une lettre que j'ai lue dans La Relation des Jésuites.

Cette lettre n'est pas d'hier. Elle date de 1661 et fut écrite par un malheureux français tombé avec ses compagnons aux mains des Iroquois. Elle raconte à quels tourments lui et ses compagnons furent soumis, et de quelle héroïque force d'âme tous firent preuve.

“ Nous sommes ici, trois Français, qui avons été tourmentés ensemble, et nous nous étions entendus ensemble, que pendant que l'on tourmentait l'un des trois, les deux autres priaient Dieu pour lui. Ce que nous faisons toujours ; et nous nous étions entendus aussi que pendant que les deux priaient Dieu, celui qui serait tourmenté chanterait les Litanies de la Sainte Vierge, ou bien l'Ave Maris Stella, ou bien le Pange lingua. Ce qui se faisait.

Il continue :

“ Connaissez-vous Loys Guimont, pris cet été ? Il a été assommé à coups de bâton et de verges de fer ; on lui en a tant donné qu'il est mort sous les coups. Mais cependant, il ne faisait que prier Dieu, tellement que les Iroquois, enragés de le voir toujours remuer les lèvres pour prier lui coupèrent toutes les lèvres hautes et basses. Que cela est horrible à voir ! ”

Récit émouvant où apparaissent une extraordinaire habitude de la prière, une héroïque force d'âme, un amour de Dieu sans limite. Celui qui a écrit cette lettre était de la génération